

KATHERINE PANCOL

"IL FAUT ÊTRE SON PROPRE PRINCE CHARMANT"

Alors que sa trilogie best-seller sort en coffret et que ses premiers livres sont réédités, la romancière la plus populaire de France se confie sur son conte de fées d'auteure, sa vie et ses amours. Entretien revigorant.

Par **Pascale Frey**
Photo **Patrick Swirc**

REGARDEZ DANS LE MÉTRO, SUR UNE PLAGE, AU MILIEU D'UNE FILE D'ATTENTE... Il y aura toujours une femme – plus rarement un homme – plongée dans un livre de Katherine Pancol. La clé de son succès, l'explication de cet engouement ? Cette fan de littérature anglo-saxonne, qui place le romanesque au-dessus de tout, réconcilie les lecteurs de Marc Levy et ceux de Nancy Huston. Elle aime raconter des histoires mais ne se raconte pas d'histoires. Les pieds sur terre et la tête dans la fiction, elle avait une cinquantaine d'années lorsque ce cataclysme à plusieurs zéros a traversé sa vie, sans la métamorphoser. Car on oublie peut-être un peu trop vite que, avant LA trilogie vendue à 6,5 millions d'exemplaires (1), Katherine Pancol, alors journaliste à « Paris Match », avait déjà signé près d'une dizaine de romans, qui sont réédités pour l'été (2).

ELLE. Il y a donc eu une vie avant les crocodiles, les tortues et les écureuils !

KATHERINE PANCOL. Et même une vie formidable, à part mon enfance, et c'est tout cela qui nourrit mes livres d'aujourd'hui.

ELLE. Pourquoi « à part mon enfance » ?

K.P. Je suis née à Casablanca, où mon père était ingénieur, et j'avais 5 ans lorsque nous sommes arrivés en France. C'est là que les emmerdes ont commencé ! Mes parents ne s'entendaient pas, ils déménageaient tous les trois mois, squattant chez les uns et les autres, je n'allais pas à l'école et c'est ma mère, institutrice, qui m'a appris à lire. Mon seul point fixe, c'étaient les livres, d'ailleurs je m'y glissais comme dans un vaisseau spatial. Découvrir qu'un autre monde existait, que d'autres enfants, comme Rémi de « Sans famille », n'étaient pas heureux, m'a sauvée. Puis mes parents ont fini par divorcer. Je voyais mon père de temps en temps. Pour lui, j'étais à la fois Brigitte Bardot et Simone de Beauvoir. Il m'a légué cette confiance en ma bonne étoile qui ne m'a jamais quittée, même dans les pires moments. Et, comme le disait Hemingway, il n'y a pas d'écrivain sans enfance malheureuse. Cela vous donne une sensibilité à fleur de peau, vous pousse à inventer des histoires...

> POUR MON PÈRE, J'ÉTAIS À LA FOIS BRIGITTE BARDOT ET SIMONE DE BEAUVOIR: IL M'A LÉGUÉ CETTE CONFIANCE DANS MA BONNE ÉTOILE QUI NE M'A JAMAIS QUITTÉE, MÊME DANS LES PIRES MOMENTS.

ELLE. On a l'impression qu'il y a un fossé entre vos héroïnes qui rêvent de vie bourgeoise et de princes charmants, et votre existence à vous, plus bohème...

K.P. J'aurais pu la choisir mille fois, cette vie bourgeoise. Mais il est vrai que, lorsque je racontais des contes de fées à ma fille Charlotte, je réécrivais la fin. Au moment où la princesse rencontrait son prince et où ils étaient censés avoir beaucoup d'enfants, je rajoutais : elle fera d'abord des études, trouvera du travail et ensuite elle verra si elle veut toujours l'épouser ! Je crois que j'ai vite compris que cette utopie ne résistait pas à la réalité, et qu'il vaut mieux bosser et être son propre prince charmant !

ELLE. Ce que vous vivez, depuis la parution des « Yeux jaunes des crocodiles » il y a six ans, ressemble pourtant un peu à un conte de fées...

K.P. Oui, et pourtant ce n'était pas gagné : choisir pour héroïne une femme de 40 ans, abandonnée par son mari, qui vit à Courbevoie et passe ses soirées à éplucher des pommes de terre dans sa cuisine ! Les critiques n'ont pas toujours été tendres, du genre « aussitôt lu, aussitôt oublié ». Au début, cela me faisait de la peine, puis, devant le succès et les centaines de mails que je recevais chaque jour, j'ai décidé de m'en ficher. Et, lorsque ce genre de choses vous arrive à 50 ans, c'est bien mieux qu'à 20, parce qu'une nouvelle vie commence et qu'on sait vraiment en profiter.

ELLE. Avez-vous tout de suite compris que la carrière de ce livre-là serait différente de celle des précédents ?

K.P. Absolument pas. Je publiais un livre tous les deux ou trois ans environ. Le premier, « Moi d'abord », a été un best-seller vendu à 300 000 exemplaires. Puis mes ventes n'ont pas cessé de chuter, pour atteindre les 50 000 exemplaires. Je pouvais continuer à en vivre, d'autant plus que je collaborais à « Paris Match ». Mon roman préféré, « Un homme à distance », est celui qui a le moins bien marché ! Et puis j'ai écrit « Les Yeux jaunes des crocodiles », dont les ventes ont débuté tranquillement. Avant l'été, elles atteignaient 70 000, et j'ai pensé que cela s'arrêterait là. Mais cela continuait, avec parfois 5 000 livres vendus par jour. Pour atteindre aujourd'hui plus de 2 millions d'exemplaires rien que pour le premier tome.

ELLE. L'écriture était-elle un rêve de toujours ?

K.P. Pas du tout. J'étais bien trop occupée à essayer de m'en sortir, de survivre à mes galères, de trouver des petits boulots, pour avoir l'envie ou même l'idée d'écrire. J'ai été conductrice de vans, pompiste, secrétaire... J'ignorais que tout cela me servirait plus tard pour mes romans. Et puis un jour, en 1973, j'ai croisé un copain de fac, je cherchais du boulot et il m'a dit : va voir Papa. Son père travaillait alors à « Paris Match ». C'est ainsi que j'ai débuté dans le journalisme. L'année suivante, Juliette Boisriveaud m'a proposé de la suivre à « Cosmo-

politan », qu'elle lançait en France. Je signais toutes sortes d'articles, sous trois pseudos, avec pour consigne cette maxime de Colette : « Il faut écrire comme personne avec les mots de tout le monde. »

ELLE. Votre premier roman est-il lui aussi arrivé par hasard ?

K.P. Après la parution d'une interview de Gérard Lenorman, l'éditeur Robert Laffont m'a contactée en me disant : « Vous devriez écrire un roman. » Je suis tombée de ma chaise, j'ai refusé, il a insisté, je n'ai pas cédé. Et puis, j'ai accompagné mon fiancé de l'époque, Pierre Lescure, qui devait aller à Saint-Tropez interviewer Charles Aznavour. En l'attendant, pour m'occuper, j'ai écrit quinze pages... Le début de « Moi d'abord ». Pierre m'encourageait : « Tu peux le faire, tu vas y arriver. » J'ai pris un congé sans solde à « Cosmo » et j'ai écrit ce livre.

ELLE. Pierre Lescure parle de vous dans son recueil de souvenirs, et on comprend à travers les lignes que vous n'étiez pas vraiment prête à vous engager. Comment l'expliquez-vous ?

K.P. Je crois simplement que je n'étais pas habituée à être aimée. J'étais très violente, je ne voulais pas me marier, je ne voulais pas d'enfants. Et après le succès de « Moi d'abord », en 1979, je suis tombée dans tous les pièges : les mecs, l'argent, les fêtes. Je n'étais pas armée pour ça. Du coup, je suis partie aux Etats-Unis où personne ne me connaissait. Je menais deux vies : l'une aux Etats-Unis et une autre à Paris avec Pierre. Cela me convenait très bien. Mais il m'a fixé un ultimatum que je n'ai pas respecté.

ELLE. Et il vous a quittée pour Catherine Deneuve.

K.P. J'en ai été très triste. Avec lui, je perdais ma famille, on avait grandi ensemble. Je pense qu'il était l'homme de ma vie, et je regrette bien sûr... Je suis restée dix années à New York, pendant lesquelles j'ai publié un deuxième livre, « La Barbare », puis « Scarlett, si possible ». Mais, jusqu'alors, j'écrivais pour des raisons alimentaires. Ce n'est qu'au quatrième, « Les hommes cruels ne courent pas les rues », que j'ai commencé à y prendre vraiment du plaisir, et je me suis dit : « Maintenant, je sais ce qui va me rendre heureuse toute ma vie... » C'est à ce moment-là aussi que j'ai rencontré celui qui allait devenir le père de mes enfants.

ELLE. Vous rentriez enfin dans le rang.

K.P. Je suis tombée enceinte sans l'avoir prévu. Et mon gynéco m'a dit : « Attention, le train passe... » Voilà comment je suis devenue mère de Charlotte. Je n'avais pas le mode d'emploi. Je faisais tout bien, je suivais les manuels, mais je sentais bien qu'il manquait quelque chose. Et un jour, elle avait 1 an, elle m'a pointée du doigt et m'a dit : « Maman ». J'ai fondu en larmes et je crois que c'est la première personne que j'ai laissée m'aimer. J'ai alors compris ce que signifiait vraiment l'amour, entrer dans l'intimité de quelqu'un et dans son cœur... Je suis devenue une véritable mère poule et en même temps j'ai également réalisé que le prince charmant, ce n'était pas ce que je cherchais. Clément est né, mais, assez vite, mon mari et moi avons divorcé.

ELLE. Comment expliquez-vous votre succès ?

K.P. Je ne peux que vous répéter ce que les lectrices (et les lecteurs) m'écrivent : que je leur apporte du rêve. Certaines me disent que je les ai aidées à sortir d'un divorce, d'une dépression. Il y a des gamines de 17, 18 ans et des femmes de 83 ans.

ELLE. Vos livres se vendent en grand format, en poche. Est-ce qu'ils existent en e-book ?

K.P. Oui, mais, pour l'instant, les ventes restent très modestes par rapport à celles des librairies, quelques milliers pour « Les écureuils de Central Park sont tristes le lundi » par exemple. Cela dit, je suis persuadée que, dans les prochaines années, cela va être un tsunami. A New York, dans le métro, partout, on observe des lecteurs plongés dans leurs tablettes. Mais je ne suis pas certaine que cela fera disparaître le livre, avec lequel on conserve un rapport affectif, que l'on glisse dans sa poche, que l'on annote.

ELLE. Vous avez gagné beaucoup d'argent, en quoi cela a-t-il changé votre vie ?

K.P. Je prends parfois un taxi au lieu du métro ! Mais, sincèrement, cela n'a pas modifié d'un iota ma manière de vivre. Et je n'ai pas l'intention d'aller m'installer en Suisse ou en Belgique, à moins que je ne tombe amoureuse d'un Belge bien sûr ! Pendant mes années new-yorkaises, j'ai réalisé à quel point je me sentais française.

« APRÈS LE SUCCÈS DE « MOI D'ABORD », EN 1979, JE SUIS TOMBÉE DANS TOUS LES PIÈGES : LES MECS, L'ARGENT, LES FÊTES. JE N'ÉTAIS PAS ARMÉE POUR ÇA. DU COUP, JE SUIS PARTIE AUX USA OÙ PERSONNE NE ME CONNAISSAIT. »

ELLE. Et toujours pas de prince charmant en vue ?

K.P. Ma vie est devenue un rêve, mais je ne suis pas très disponible pour une histoire sentimentale. Lorsque j'écris, je sors très peu, j'oublie mes rendez-vous amoureux et je dois reconnaître que l'écriture me comble. Il faudrait vraiment que je tombe sur quelqu'un qui fonctionne comme moi... On verra. Je me pose très peu de questions, et je reste toujours émerveillée par la vie et par l'idée qu'il va m'arriver encore plein de trucs formidables. P.F.

(1) Au Livre de Poche.
(2) Chez Points Seuil et au Livre de Poche.